SAMEDI 24 OCTOBRE

Matin

Président: D. Simonescu

- 9.30-10.00 Loukia Droulia, *Molière traduit en Grec 1741. Présentation de deux manuscrits.*
10.00-10.30 Maria Nystazopoulou - Pelekidou, *Actes de Princes phanariotes en faveur du Couvent de Patmos.*
10.30-11.00 Vasiliki Papoulia, *Die ethnischen Grundlagen der beruflichen Differenzierung in Südosteuropa während der Türkenherrschaft.*

Président: Basil Laourdas

- 11.30-12.00 A. Oțetea, *Décomposition du régime phanariote.*
12.00-12.30 Cl. Tsourkas, *Les historiographes Grecs de l'époque Phanariote et les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine.*

Président: Ch. Fragistas

- 12.30-13.00 M. Berza, *Conclusions générales des travaux.*
13.00 Ch. Fragistas, *Clôture du Symposium.*

Pour le Dimanche, 25 octobre, une excursion a été organisée dans la Macédoine Centrale, où les participants ont visité les villes d'Edessa, Verria et Naoussa, les sites archéologiques et les monuments byzantins de ces villes et des alentours, ainsi que les ruines de Pella, capitale d'Alexandre le Grand.

Université de Thessaloniki
Centre de Recherches Byzantines

D. TSOURKA - PAPASTATHI

LE COLLOQUE INTERNATIONAL D'HISTOIRE DE BUCAREST
(21-22 Décembre 1970)

Pour définir "la place des peuples du sud-est de l'Europe dans la politique internationale à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e", un certain

nombre d'historiens se sont réunis à Bucarest, les 21 et 22 décembre 1970. Le mérite de l'organisation du colloque revient à l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes de Bucarest — tout particulièrement à son directeur, le professeur M. Berza — et à l'Université du Colorado, représentée par le professeur Stephen Fischer-Galati. Etaient encore présents trois historiens des Etats-Unis: MM. Samuel Baron, professeur à l'Université de Californie, Gustav Bayerle, professeur à l'Université d'Indiana, et Radu Florescu, professeur au Boston College. Malheureusement, il n'a pas été possible à MM. L. Vranoussis (Grèce), I. Pérenyi (Hongrie) et A. Buda (Albanie) de se rendre à l'invitation qui leur avait été adressée. Ce qui ne veut nullement dire que les questions qu'ils comptaient traiter aient été, pour autant, négligées.

Les travaux du colloque ayant été inaugurés par une brève allocution du professeur Emil Condurachi, en tant que secrétaire général de l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes, la brillante conférence de M. Walter Leitsch mit d'emblée l'assistance au cœur des problèmes. Le directeur de l'*Institut für Geschichte des Ost-Europas und Süd-Ost Forschungen* a défini, en traits précis et en formules saisissantes, la politique des Habsbourg à l'égard de la "Question Orientale" à la fin du XVI^e siècle. La guerre qui les opposa à l'Empire Ottoman de 1593 à 1606, avant de prendre fin par la paix de Szitvatörök, permet de mesurer la crise intérieure qui, déjà, menaçait les deux états. Au centre de son époque et de son Empire, une figure inquiétante surgit: celle de Rodolphe II. Dans la nature de l'étrange personnage, féru d'astrologie et d'étiquette, beaucoup s'explique par l'éducation qu'il avait reçue à Madrid, dans sa jeunesse. Lui et ses courtisans espagnols ou tchèques traiteront Michel-le-Brave en simple *condottiere*, s'en débarrassant, en fin de compte, par l'assassinat.

Le professeur Rajko Veselinović, directeur des Archives Médiévales de Belgrade, s'est penché sur quelques aspects de la vie politique et culturelle du peuple serbe durant la domination ottomane, en se plaisant à y reconnaître la vitalité des traditions d'indépendance. C'est ainsi, fait-il observer, qu'il convient de comprendre la présence des Némanides, fondateurs de l'Etat Serbe, dans la peinture de nombreuses églises de Yougoslavie. La sensibilité populaire s'est emparée même des reliques de Saint Sabbas de Mileševo, les érigeant en symbole. A la réalisation du même rêve — une restauration de la Serbie libérée — ont travaillé sans relâche les patriarches de Peč Jean et Arsène III, ainsi que Georges Branković, historien, soldat et diplomate, employé par Șerban Cantacuzène, prince de Valachie, dans des pourparlers engagés à la fois avec la Russie et les Habsbourg, avant de finir sa vie, misérablement, comme prisonnier d'Etat en Hongrie.

A propos du faux despote qui, projetant un soulèvement général dans les Balkans, prenait les titres ronflants de "seigneur de l'Illyricum, de la Moesie Inférieure et Supérieure" etc., Andrei Pippidi essaya de camper les vivantes silhouettes de quelques prétendants des XVI^e et XVII^e siècles, soi-disants rois d'Albanie ou princes de Macédoine, dont on retrouve la trace un peu partout en Occident. Comme tel d'entre eux qui a eu un certain rôle dans le mouvement du duc de Nevers, le professeur Leitsch a rangé auprès de ces personnages le comte Adolphe d'Althan, un des fondateurs de la *Militia christiana* en 1618.

Un remarquable exposé a été consacré par le professeur Eugen Stănescu à la grande personnalité historique de Michel-le-Brave. Autour d'elle, l'auteur a dégagé et précisé un ensemble de convergences, en montrant que l'idée d'unité territoriale avait déjà germé chez les Roumains et que sa conséquence fut la réunion de la Valachie à la Transylvanie et à la Moldavie. Les faits économiques et culturels mis en cause étayaient cette interprétation. Au terme d'une analyse méthodique et sûre du programme politique de Michel-le-Brave se détachent trois idées maîtresses à la réalisation desquelles celui-ci a voué toute sa vie: l'Etat autoritaire, l'Etat indépendant et l'Etat unitaire. Un "Michel-le-Brave par lui-même" a été rapidement ébauché, à l'aide d'extraits de sa correspondance. Afin de placer Michel parmi ses pairs, capitaines et hommes d'Etat, on a eu recours aux jugements d'un Crusius ou d'un Chytraeus, preuve que, dans les universités allemandes, l'espoir succédait à l'inquiétude à chaque succès remporté par les Roumains sur le Danube.

Ce rapport, très fouillé, a soulevé de vives discussions: en premier lieu, il faut signaler l'intervention de M. Jozsef Gjerowski, qui a enrichi et éclairé l'histoire si embrouillée des rapports polono-roumains à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles, — rapports souvent difficiles dont le représentant de l'Université Jagellonne a su donner une esquisse objective. Ce faisant, il touchait, peut-être à son insu, aux origines de la "légende noire" antipolonaise: à notre sens, il y a là un grave et intéressant problème historique. Le royaume de Sigismod III Vasa, contraint à mener en même temps une guerre stérile pour la succession au trône de Suède, devait surveiller sa frontière du sud, en vue d'éviter tout conflit avec l'Empire ottoman. Or, non seulement Michel-le-Brave venait de commencer les hostilités contre les Turcs, mais il s'était saisi, sans coup férir, de la Moldavie, sur laquelle la Pologne tenait à conserver son emprise traditionnelle. Désormais se dressera devant lui un ennemi acharné, le grand chancelier Jean Zamoyski. Par ailleurs, celui-ci allait bénéficier de l'appui intéressé des boyards valaques lancés dans une opposition farouche à leur maître. L'exemple de la noblesse polonaise agissait fortement sur cette

classe sociale dont l'idéal sera, pendant tout le siècle suivant, la mise en tutelle des princes. Les dissensions entre Michel et ses boyards ont été étudiées attentivement par le professeur Ion Ionașcu, à propos du fameux traité d'Alba-Iulia. Là-dessus, M.W. Leitsch a présenté un vivant aperçu des relations entre la Transylvanie et les pays voisins sous les règnes de Sigismond et d'André Bathory.

Très instructive, l'intervention de M. Virgil Câdea a permis de saisir la grande portée des victoires de Michel-le-Brave, dont l'écho était claironné jusque sur les bords de l'Euphrate. On s'en rend compte par la traduction arabe, à travers une version grecque, de la chronique de Valachie: le patriarche Macaire d'Antioche y fait le plus bel éloge du prince. L'intérêt indéniable de ce texte n'est guère moindre pour l'histoire roumaine que pour la littérature orthodoxe du Proche-Orient.

M. Șerban Papacostea a remarqué, non sans raison, que l'œuvre politique de Michel-le-Brave ne saurait être séparée de la réforme sociale qui demeure marquée de son nom: l'attachement des serfs à la glèbe. A cet égard, le fait que le prince lui-même ait été un grand propriétaire terrien est extrêmement suggestif.

A défaut de l'inventaire iconographique détaillé qu'on aurait pu souhaiter (il eût compris notamment les portraits d'apparat de Franz Francken II et l'image bouleversante de l'Hollandais Sadeler), le professeur Condurachi s'est occupé d'un insigne monument numismatique: la médaille en or de "Michael Princeps Transylvaniae" datée de 1600. Un autre aspect de la résistance antiottomane dans le sud-est de l'Europe a été illustré à merveille par Mlle Maria-Ana Musicescu, cherchant dans la peinture de Curtea-de-Arges un élément de solidarité avec les peuples déjà soumis par les Turcs au sud du Danube. En effet, le portrait du knèze Lazare, le héros de Kossovo, représenté à l'intérieur de la fondation de Neagoe Basarab, lequel, on le sait, avait épousé une princesse serbe, est un reflet de l'idée de croisade. Comment ne pas penser aussi aux saints militaires qui, semblant prolonger une veillée d'armes, décorent le narthex des églises roumaines.

Mme Bistra Cvetkova, professeur à l'Université de Sofia, dans une communication de haute valeur, a retracé l'histoire des nombreuses tentatives d'arracher les terres bulgares à la domination ottomane. Cette fois encore, comme c'était le cas pour la communication de M. Veselinović, on a l'impression d'une révolte quasi-permanente, avec des alternatives de calme et de virulence. L'exposé de Mme Cvetkova a séduit par sa clarté rigoureuse autant que par sa largeur de vues. Si le mouvement insurrectionnel bulgare en sortait grand, il y apparaissait en relation étroite avec les actions antiottomanes déclanchées

au nord du Danube. Sans méconnaître l'activité des missionnaires catholiques, agents de la Sainte Ligue, on a accordé une grande importance au métropolite de Trnovo, Denys Rhalli-Paléologue, "le conseiller byzantin de Michel-le-Brave" étudié naguère par N. Iorga.

Le rapport de M. Tayyb Gökbilgin, professeur à l'Université d'Istanbul, visait à nous rendre un aspect entièrement nouveau de cette longue guerre, en partant des sources ottomanes, dont la rhétorique fleurie cache souvent des renseignements de premier ordre. Le savant turc a montré l'écho du mouvement de libération dirigé par Michel dans les textes contemporains d'un Pečevî ou d'un Selaniki, qui sont unanimes à le vilipender. Si, nonobstant leur infériorité numérique, ces "rébelles" ont gagné plusieurs batailles, le fait semble dû, en partie, à l'anarchie qui régnait dans les régions périphériques de l'Empire Ottoman. L'auteur a émaillé sa communication de documents inédits, concernant les obligations des pays roumains envers la Porte. Certains détails à propos d'un Mircea, prétendant au trône de Moldavie en 1593, permettent de penser qu'il s'agit du fils de Pierre-le-Jeune (prince de Valachie en 1559-1568). M. Gökbilgin a saisi cette occasion pour rappeler l'immense richesse des archives ottomanes, où il avait lui-même largement puisé. Comme il conviait les historiens du sud-est européen à un travail d'équipe, M. Gustav Bayerle a fait savoir à l'assistance, qu'il est en train de préparer l'édition d'une masse de documents magyars d'un grand intérêt pour l'histoire de l'Empire Ottoman. La nécessité des recherches communes sur un sujet tel que les anciennes relations de voyage a été relevée par Mlle Maria Holban. Des remarques de M. Radu Florescu ont intégré l'action de Michel-le-Brave dans une perspective particulièrement vaste, allant de la lointaine figure de Vlad l'Empaleur (dont la légende moderne de Dracula a déformé les traits véritables) aux patriotes roumains du XIX^e siècle, animés par la même volonté de maintenir l'indépendance de leur pays.

En traitant des premières typographies à caractères cyrilliques, M. Ion-Radu Mircea a souligné leur importance pour la culture du sud-est européen. Par la même occasion, il a rappelé que c'est à partir du règne de Michel que la chancellerie valaque commence à abandonner l'usage du slavon. Le professeur Constantin Velichi a insisté sur la stratégie déployée par Michel-le-Brave durant sa campagne de 1596. On retiendra aussi l'écho produit par celle-ci dans la poésie populaire des Bulgares. Outre le nom de l'héros roumain, la geste slave garde ceux de deux Serbes à son service: Baba Novak et Déli-Marko. Toujours à propos des intelligences que Michel s'était ménagées au sud du Danube, on a longuement discoursé sur le rôle du ragusain Paolo Giorgi (Pavel Djordjić). Mlle Maria Holban, dont les recherches patientes et subtiles

ont abouti au grand *Corpus des Voyageurs étrangers dans les pays roumains* (deux volumes ont déjà paru, d'autres sont en ce moment sous presse), a critiqué avec prudence mais fermeté les données autobiographiques prodiguées par ce personnage dans maintes lettres d'une sincérité douteuse. Il ne serait pas réellement ce fervent apôtre de la libération des Slaves du sud qu'on a voulu voir en lui, mais un agent du prince de Transylvanie Sigismund Bathory. Au dossier des témoignages sur l'agitation qui avait saisi Grecs, Bulgares et Serbes vers la même époque où ils pensaient pouvoir regagner leur liberté, M. Paul Cernovodeanu (l'un des co-auteurs de la belle entreprise des *Voyageurs*) est venu verser une pièce importante: une lettre adressée au fameux diplomate Anglais Edward Barton par un compatriote, le négociant John Alderson, au sujet des troubles de Morée.

M. Sava Iancovici a mis en regard les initiatives politiques des Albanais chrétiens ou musulmans, les rapprochant, à juste titre, du conflit pour la domination de cette côte de l'Adriatique qui opposait Venise et l'Espagne, maîtresse en ce temps-là du Midi italien. C'est dans ce cadre que se situe la révolte des Albanais de Chimara (1596-1597), ayant comme chef le patriarche Athanase d'Ochride. Sa personnalité peu commune a été mise en relief par Andrei Pippidi, qui l'a suivi dans ses vaines tentatives d'assurer à ses ouailles l'appui des grandes puissances catholiques. Éconduit tour à tour par le pape ou l'empereur, à peine échappé des cachots de l'Inquisition, on le voit, changeant de camp, l'hôte de Crusius à Tubingue. D'autres prélats grecs, au cours de leurs voyages, font de fréquents séjours auprès des princes roumains, dont la générosité envers la Grande Eglise est connue.

Avec une audace suggestive, le professeur Valentin Al. Georgescu a posé certains problèmes politiques de l'époque en termes structuralistes. Il s'est interrogé anxieusement sur les raisons de cet échec qui a frappé autant l'Empire ottoman que ses ennemis. Dans cette perspective originale, tout ce qu'on venait d'apprendre au cours des débats revêtait en quelque sorte une nouvelle apparence, à bien des égards insoupçonnée.

Cependant, la conjoncture politique des dernières années du XVI^e siècle, telle que l'a éclairée avec finesse le professeur Stephen Fischer-Galati dans ses conclusions, offre l'image d'une "crise des Empires", prolongée dans la première décennie après 1600. Le savant américain estime que la guerre a été provoquée par des incidents de frontière plutôt que par une politique d'expansion à longue échéance. Ce qui surtout retient l'attention de l'auteur de *Ottoman Imperialism and German Protestantism*, c'est moins la décadence des deux "grands" qui s'affrontent, que les petits états qui sont en train de gagner leur place en Europe.

Dans ces observations finales, M. Fischer-Galati s'est déclaré pleinement satisfait de la réussite du colloque et, au nom de tous ses collègues étrangers, a remercié ses hôtes roumains pour leur chaleureux accueil. Ceux-ci, comme l'a bien dit le professeur, Ștefan Ștefanescu, directeur de l'Institut "N. Iorga" et président de la section historique de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, apprécient hautement de tels contacts scientifiques. A son tour, le professeur M. Berza, prononçant l'allocution de clôture, a fait valoir le caractère serein et amical de la collaboration entre savants, pendant ces journées de travail qui, on peut l'espérer, seront suivies par d'autres rencontres semblables. L'histoire du sud-est européen leur devra beaucoup, sous le rapport de la diffusion des connaissances et de l'échange d'idées. En pareille matière c'est ce qui compte le plus.

ANDREI PIPPIDI